

Gérard de Nerval par LUDOVIC HALÉVY, de l'Académie française».

LES ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES –

165 - 14 septembre 1902

Source Rétronews

Il ne se décourage pas... Il espère, tout au moins, rencontrer les bergers et les bergères de Watteau, les navires ornés de guirlandes abordant des rives fleuries, ces folles bandes de pèlerins d'amour aux manteaux de satin changeant... Il n'aperçoit, hélas ! qu'un Anglais tirant des bécasses... Il est avide de goûter les vins de la Grèce ; il entre, à San-Nicolo, dans une taverne de matelots... Il tâche de se souvenir du nom que les Grecs donnaient au vin... Il prononce le mot tant bien que mal... Le cabaretier paraît avoir compris, s'en va et revient avec un large pot de porter.

Voilà la vie de Gérard de Nerval ! Il a toujours cherché dans le monde ce que le monde ne pouvait plus lui donner, et c'est là ce qui l'a conduit tout droit à la folie. Et personne ne fut surpris quand on annonça que Gérard de Nerval avait perdu la raison. C'était si peu de chose, sa raison !

Alexandre Dumas publiait alors cet amusant journal qui a été la joie de notre jeunesse : le Mousquetaire. Il tâcha d'expliquer ce que c'était que la folie de Gérard de Nerval. De temps en temps, disait-il, l'imagination, cette folle du logis, emporte la raison de Gérard, et alors, tel qu'un fumeur, d'opium ou un mangeur de haschisch, il retrouve les talismans qui évoquent les esprits; il est le roi Salomon, il attend la reine de Saba — elle doit venir chez lui, bien exactement, à trois : heures ; — il est sultan de Crimée, comte d'Abyssinie, duc d'Egypte.

Gérard de Nerval accepta très volontiers ce débat sur le cas de sa folie. Il répondit qu'il réussissait, en effet, à s'incarner dans la vie des héros de son imagination et que sa vie devenait la leur, et qu'il brûlait des flammes de leurs ambitions et de leurs amours. Il finissait par être tout, excepté lui-même, et, pouvant choisir ce qu'il voulait être, il choisissait bien.

— Rappelez-vous, disait-il à Dumas, ce courtisan qui se souvenait d'avoir été sophiste... Sur quoi Schahabaham s'écriait avec enthousiasme : « Quoi! vous avez été sophiste, mais c'est fort galant... Et, dites-moi, étiez-vous brodé? » Moi, ajoutait Gérard de Nerval, je m'étais brodé sur toutes les coutures.

Il avait rétabli la série de toutes ses existences antérieures... Il se retrouvait prince, roi, mage, génie, inspiré, illuminé, prophète et même dieu.

Gérard se créait ainsi des existences fantastiques, imaginaires, mais il était bien obligé, cependant, de temps en temps, de retomber dans son existence : vraie, de redevenir lui... Et, alors, il était dépaycé, il souffrait. Gérard de Nerval ne savait pas être lui-même... Et il lui passa par la tête, dans un de ces moments où il était lui, deux très funestes fantaisies : il voulut être un homme de théâtre, et il devint amoureux d'une femme de théâtre.

Gérard de Nerval ne serait peut-être pas allé se pendre rue de la Vieille-Lanterne s'il n'avait aimé que Sylvie ; mais il aima Sylvia.

Sylvia, c'était Jenny Colon. Elle portait ce nom dans un ouvrage en trois actes, intitulé Piquillo, qui fut représenté, en 1837, à l'Opéra-Comique. Gérard de Nerval avait écrit les paroles, et Monpou la musique. La pièce eut peu ou point de succès. Les pièces de Gérard de Nerval réussis-

saient rarement. Le théâtre n'est pas le pays des chimères et des fantaisies. C'est un art de précision. M. Scribe n'a jamais été amoureux de la reine de Saba et n'a jamais eu pour esclave une jeune Indienne de Ceylan... Que de déboires aussi, que de tristesses pour Gérard de Nerval dans sa vie d'auteur dramatique, et d'auteur dramatique amoureux d'une comédienne !

« J'ai passé, disait-il, par tous les cercles de ces lieux d'épreuves qu'on appelle des théâtres. J'ai mangé du tambour et bu de la cymbale, comme dit la phrase, dénuée de sens apparent, des initiés d'Eleusis. Elle signifie sans doute qu'il faut, au besoin, dépasser les bornes du non-sens et de l'absurdité... La raison, pour moi, c'était de conquérir et de fixer mon idéal. »

Et Gérard écrivait alors des pièces de théâtre qui n'étaient pas des pièces, ce dont Théophile Gautier le félicitait très vivement; en quoi Gautier avait tort; il faut qu'une pièce soit une pièce, cela est indispensable.

L'Aurélié de Sylvie, c'est Jenny Colon, c'est Sylvia. Gérard va lui lire ces scènes d'amour écrites à son intention. Il les lui lit avec fièvre, avec enthousiasme. Puis, il tombe à ses genoux... Il l'aime... Il l'adore... Elle le regarde et lui dit :

— Vous êtes bien fou, mais revenez me voir... Je n'ai jamais pu trouver quelqu'un qui sût m'aimer...

— O femme ! s'écrie Gérard, ta cherches l'amour! Et moi, donc!

Etait-ce bien l'amour qu'elle cherchait, celle qui épousait, peu de temps après, M. Leplus, ce flûtiste dont M. Auber avait gardé le souvenir?

Ce mariage jeta Théophile Gautier dans une véritable indignation. Il adressa, à cette occasion, une sévère mercuriale aux comédiennes et chanteuses de son temps.

— Vous n'avez pas le droit, leur disait-il, de vous adonner au mariage.. .Votre véritable époux, c'est le public...A lui, à lui seul, vous devez votre beauté, votre jeunesse, votre fraîcheur vraie ou fausse... Un amoureux, passe encore... Il laisse du champ aux espoirs... mais un mari, jamais !

Et Gautier s'écriait :

— Un mari sur une actrice, c'est comme une chenille sur une rose !

X

Pauvre Gérard de Nerval, oui, c'est bien de cela qu'il a dû mourir. C'est le théâtre, c'est la prose qui l'ont tué. Ce n'était rien qu'un poète... et le plus délicat, le plus doux des poètes.

Il n'y a qu'à lire Sylvie pour s'en convaincre. Et ce poète était cependant obligé — il fallait bien vivre — de faire du théâtre et de faire de la prose.

Gérard avait l'âme haute. De l'argent, on lui en offrait de toutes parts. Ses amis l'adoraient. Mais il ne voulait rien accepter, rien demander. La vérité sur cette affreuse mort se trouve dans quelques lignes d'une lettre d'un homme de grand mérite et de grand coeur, mon cher et excellent ami le docteur Blanche, qui a prodigué à l'auteur de Sylvie, avec un parfait désintéressement, les soins les plus dévoués, les plus tendres! Le 27 janvier 1855, le docteur Blanche écrivait :

« Se croyant la même énergie d'imagination et la même aptitude au travail, Gérard de Nerval comptait pouvoir vivre, comme autrefois, du produit de ses oeuvres ; il travailla plus que jamais, mais il fut déçu dans ses espérances. Sa nature

indépendante et sa fierté de caractère s'opposaient à ce qu'il voulût rien recevoir, même des amitiés les plus éprouvées; sa raison s'est égarée, et c'est bien certainement dans un accès de folie qu'il a mis fin à ses jours. »

Arsène Houssaye a raconté, avec la plus touchante émotion, les derniers jours de la vie de Gérard de Nerval. Le mercredi, à midi, l'avant-veille de sa mort. Gérard écrivait à M. Millot, un ami d'enfance :

« Viens me reconnaître au poste du Châtelet. »

M. Millot accourt... Il trouve son ami, là, au vioton, parmi les voleurs et les rôdeurs de nuit, sans un sou dans sa poche, avec des vêtements d'été. C'était le 23 janvier. La Seine charriait. Gérard raconta son aventure. Il était, au milieu de la nuit, dans un cabaret des Halles ; une querelle éclata entre des misérables qui se trouvaient là. Des agents de police entrent, font une rafle, arrêtent Gérard. M. Millot obtient sa mise en liberté, l'emmène, le fait déjeuner. Gérard de Nerval était sous l'obsession d'une idée fixe :

— Je ne pourrai jamais, disait-il, finir le Rêve et ta Vie... C'est à peine si je puis écrire vingt lignes par jour... Et le commencement a déjà paru dans la Revue des Deux-Mondes !... Je ne pourrai jamais finir ! .

Il quitta son ami, n'ayant voulu accepter de lui que cent sous. C'était, disait-il, plus qu'il ne lui fallait. A partir de ce moment, on perd la trace de Gérard; quarante-huit heures se passent, et on le retrouve aceroché à la grille de la rue de la Vieille-Lanterne. Il n'aura pas pu écrire même ses vingt lignes, dans ces deux derniers jours, et il s'est tué parce qu'il a compris qu'il ne pourrait jamais finir... On le voit, dans quelque bouge de la Cité, devant sa page blanche, et la plume à la main... La plume, cette chose légère, ailée, animée, vivante... Ah ! le plaisir d'écrire, plaisir presque matériel, quand on a vingt-cinq ans, quand on se sent l'esprit sain, la vue nette, l'imagination fraîche. La plume, allant plus vite que la pensée, vous emporte, vous enlève, vous entraîne... Elle court toute seule, c'est à peine si la main peut la suivre.

Gérard de Nerval a connu ces joies ; il ne les connaît plus ; il ne connaît que le poids accablant de la plume. Il est mort de la mort de sa pensée. Il n'était pas de ceux qui savent se survivre à eux-mêmes et qui achèvent toujours l'article commencé. Gérard de Nerval n'a pas voulu finir pour finir, n'importe comment. Il a mieux aimé mourir. Cela lui a paru plus facile et moins douloureux....

LUDOVIC HALÉVY,
de l'Académie française».